

fortuné Souverain. Au cours de ses méditations sur le sort tragique du Grand-Duc et l'inlassable sollicitude dont l'entourait la Grande-Duchesse Marie-Anne, Paul Eyschen fut étreint d'une poignante émotion qu'il ne parvint pas à maîtriser, à tel point qu'il dut suspendre la dictée.

Beaucoup parmi nous se rappellent la séance de la Chambre du 18 juin 1912 dans laquelle la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde prêta le serment constitutionnel et prononça le discours du trône que le Ministre d'Etat avait soigneusement préparé. Avec sa grâce juvénile, Marie-Adélaïde, d'une beauté resplendissante, modeste à la fois et altière, émue mais gardant ferme contenance, accomplit merveilleusement le premier acte important de son règne. C'était pour le loyal serviteur de la Couronne une journée heureuse entre toutes. Il était logique que le Ministre d'Etat songeât à amener discrètement la jeune Souveraine dans les voies matrimoniales. C'était en vain. La Grande-Duchesse Marie-Adélaïde manifestait avec une fermeté grandissante la volonté inébranlable de ne pas se marier. Le Ministre d'Etat m'en parla souvent, le cœur serré. Autant il jugeait naturel que lui, homme d'Etat, voué corps et âme à la conduite des affaires du pays, avait décidé de rester libre de tout lien, autant il lui apparaissait incompréhensible que la jeune Princesse, ravissante et riche de qualités de l'esprit et du cœur comme elle l'était, se détournât opiniâtrément du chemin qui, selon les prévisions humaines, devait la conduire à son propre bonheur et à celui de son peuple. Plus heureux qu'Elle, pour qui son dévouement était absolu, il est parti sans connaître le calvaire de la Souveraine restée fidèle jusqu'au bout tant à son serment qu'envers Elle-même.

* *
*

Un dimanche peu de temps avant sa mort, Paul Eyschen m'avait fait revenir de Diekirch où je pensais passer la journée, et en gare de Luxembourg je me rencontraï avec Ernest LECLERE, alors commissaire de district, qui avait été rappelé aussi de Redange. Avec Jean-Pierre HENRION, commensal habituel, je déjeunai chez le Premier qui, malgré sa lassitude, était de bonne humeur, enjoué même et en veine de raconter, passant d'un sujet à l'autre. Nous en étions au café, et le Ministre d'Etat plaisantait au sujet du parrainage des rues de la ville, lorsqu'on lui apporta les journaux. Dans le « Berner Bund » s'étalait en bonne place le « Remerciement à la Suisse » de Nicolas WELTER. Du coup, une flamme passa dans le regard du pilote de notre barque, angoissé mais non abattu. Certes, les principes pour lesquels il avait tant œuvré semblaient anéantis, balayés par la monstrueuse agression allemande. Mais non, Dieu merci, les idéals de sa vie — le Droit, la Justice, la solidarité internationale — ne pouvaient pas ne pas revivre après la tempête. Dans les jours de détresse, quand le pain quotidien menaçait de manquer, le Premier avait obtenu qu'un rayon de la générosité du peuple suisse vînt reconforter notre pays. C'était